

J'AI ÉTÉ UN APPRENANT

Yves Huysmans

raconter la vie

Avant je me cachais. Je n'osais pas dire mes problèmes. Je ne voulais pas dire que j'avais été gravement malade. Je ne voulais pas qu'on sache non plus que j'avais des problèmes d'écriture. Personne ne devait le savoir.

En écrivant mon histoire, je me suis relâché et j'ai pris ma revanche. Il y en a qui m'ont jugé sans savoir, qui ne m'ont pas cru capable de me débrouiller seul. Aujourd'hui j'ai écrit, et ça change tout.

*

Je suis né en 1961 à Verviers. Quand j'avais 2 ans, mes parents ont vu un spécialiste pour mes problèmes au cœur. Mon père était routier, ma mère restait à la maison.

Le médecin m'a prescrit des examens plus poussés. J'ai passé une radio pour voir si mon cœur battait régulièrement et c'est là qu'on a vu qu'il ne fonctionnait pas normalement. Le médecin a expliqué à mes parents que j'avais un souffle au cœur. Mais il a dit aussi qu'en grandissant le problème pourrait se résoudre de lui-même.

1968, souvenirs d'enfance à la queue leu leu. Le temps a passé, la famille vivait à Bruxelles, dans le quartier des Marolles.

Je me souviens quand je partais avec mon père en camion. Nous nous levions très tôt et nous revenions très tard. Un dimanche, nous faisons une livraison de lait et de yaourt à Saint Hubert. Sur la route, mon père m'a demandé de regarder par le rétroviseur pour voir si la marchandise ne tombait pas du camion. Je lui ai dit qu'une partie de la cargaison dépassait un peu. Mon père s'est arrêté à côté de la route et il est allé voir comment il avait mis ses boîtes dans la remorque.

Puis il est remonté dans le camion et m'a dit : « Heureusement que nous nous sommes arrêtés parce que sinon nous aurions perdu toute la petite marchandise du client ! » Fou rire.

Pour mes 18 ans, en 1979, j'ai reçu ma convocation, l'appel pour le service militaire. Me voilà donc obligé d'aller au Petit Château à Bruxelles. Tout a commencé par le passage de la visite médicale, j'avais presque oublié mon

problème au cœur. Mais cela m'a rattrapé. On m'a envoyé illico presto à l'hôpital militaire pour y passer des examens. Je me suis demandé ce que j'avais. J'ai même dû demander une permission pour retourner à la maison le week-end. 2 jours après je suis retourné à l'hôpital militaire et j'y suis resté une semaine. Lors d'un examen cardiaque, le médecin me dit : « Il faut approfondir pour comprendre le problème. »

Il m'a dit de revenir le lendemain matin et qu'il regarderait avec un produit pour mieux voir le problème à la radio. Il voulait voir s'il pouvait soigner par des médicaments ou s'il fallait opérer. Le lendemain on a fini les examens.

Et l'après-midi, je suis retourné au Petit Château avec les autres appelés. Et là, on m'a dit que j'étais réformé. Ça ne m'a fait ni chaud ni froid. Après je suis rentré chez moi, j'ai revu mon médecin qui m'a dit que je devais aller voir un spécialiste du cœur.

Toute ma famille, mes 5 frères et mes 5 sœurs, étaient très inquiets. Le spécialiste a dit qu'il faudrait sûrement m'opérer, que la situation était grave. Mais une opération du cœur, ça fait peur. Ma mère, très croyante, voulait aller à Lourdes avant d'aller voir ce spécialiste. Nous sommes partis ensemble et ma mère est allée prier pour que l'opération se passe bien. J'étais jeune et je n'étais pas trop tracassé. Puis on est rentrés pour que je fasse des examens plus approfondis. Le verdict est tombé : le cœur était vraiment mal en point. Il fallait opérer et vite. Mes parents ont choisi l'hôpital de Bavière à Liège parce que c'était le plus proche de chez nous.

On m'a lavé et rasé complètement. Après on m'a donné un cachet pour dormir.

Le lendemain, j'ai vu l'anesthésiste et on m'a fait une piqûre pour m'endormir avant l'anesthésie générale. Je me suis réveillé le dimanche soir. Il y avait plein d'appareils autour de moi : un pour écouter le cœur et un autre qui me donnait de l'oxygène.

Après quelques jours de repos, j'ai revu le médecin qui m'a opéré.

Il m'a dit que je pouvais retourner à la maison et qu'on se reverrait dans 6 semaines.

Quand je suis rentré à la maison, c'était la fête. J'étais là, bien vivant. Je suis resté tranquille chez moi pendant 15 jours. Mes parents m'ont alors demandé si je voulais partir à Mouscron, chez mon frère qui s'était installé là-bas avec sa famille. J'y suis allé avec ma mère, une autre de mes sœurs et mon beau-frère ; pour quelques jours. Ma mère était fort fatiguée, tellement

qu'elle est restée s'y reposer. Je devais rentrer pour mes examens médicaux. Le lendemain matin, on écoutait de la musique avec mon père quand le téléphone a sonné. Il a décroché et a appris qu'il perdait sa femme, et moi ma mère. On s'est effondrés, au même moment. J'avais 19 ans. Mais la vie continue, quoiqu'il arrive. Et après 6 mois de convalescence, j'ai repris le travail à l'usine.

*

J'ai travaillé pendant 17 ans dans l'usine Filaville de Verviers. J'y étais rentré grâce à mon beau-frère, qui y travaillait lui-même. Je m'étais présenté au responsable du personnel. Je n'avais pas eu besoin de lui donner mon curriculum vitae. C'était un travail assez physique. Je levais des balles de laine entre 250 et 600 kg avec un diable. Il y avait une manière de les prendre pour ne pas se faire mal. Ces balles, c'était de la laine pure. On les transportait jusqu'aux « chargeuses ». Il y avait un palan pour soutenir la balle et elle partait dans la machine. Avec un genre de peigne, la laine était déchetée puis partait au lavage. On travaillait beaucoup, avec des produits dégraissants puissants pour tirer le gras de la laine. Quand on avait des crevasses sur les mains, on étalait ce produit-là, et c'était très efficace. Cette graisse animale servait aussi de base pour fabriquer les produits de beauté pour les dames.

En 1989 le mur Berlin est tombé. C'était bien, mais pour nous ça a été une catastrophe. Beaucoup de nos clients étaient allemands de l'Est, on les a tous perdus. Le marché du textile est devenu difficile, et pas seulement chez nous.

À peu près un tiers des ouvriers au lavage sont partis. On a d'abord demandé si des ouvriers voulaient partir volontairement. Après il ne restait plus que 2 équipes.

La première travaillait de 6 heures jusqu'à 14 heures et la deuxième de 14 heures à 22 heures.

En décembre 1995, ils ont fermé l'usine. Et j'ai perdu mon emploi.

Nous, les ouvriers, c'est par la presse qu'on l'a appris ! 3 jours après, on a eu une réunion du personnel avec les syndicats de la FGTB (Fédération Générale du Travail de Belgique) et aussi de la CSC (Confédération des Syndicats de Travailleurs Chrétiens).

Ils nous ont dit qu'il n'y avait plus d'espoir du tout. Ça m'avait foutu un sacré coup à l'époque. Et encore, je n'étais pas dans la pire position, j'avais des collègues qui avaient plus de 30 ans de boîte, et on était tous complètement découragés. On nous a même demandé de nettoyer nos outils de travail qui partiraient ensuite en Roumanie. Et j'ai dû aller m'inscrire au FOREM (service public de l'emploi en Wallonie). Là je suis tombé sur un homme qui m'a demandé mon âge. Je lui ai répondu que j'avais 34 ans. Il m'a demandé quel métier je faisais et lui ai expliqué que je travaillais dans une usine de textile et que je ne connaissais que ce métier-là.

Il m'a alors dit bêtement que j'étais trop vieux pour en apprendre un autre. Je lui ai demandé ce qu'on pourrait faire, et il m'a simplement répondu qu'on ne pouvait rien faire à mon âge... Après je suis resté de longues années sans retrouver de travail fixe. Alors c'était la débrouille, quelques places dans le travail intérimaire, mais désormais le chômage faisait partie de ma vie.

Quelques années plus tard, et avant de tomber au minimex (revenue d'intégration en Belgique), j'ai pu m'acheter un ordinateur. Et pour la première fois, j'ai réussi à envoyer un message à ma sœur qui m'a tout de suite répondu en me disant que je faisais de grosses erreurs de français. Au lieu de m'impliquer pour réapprendre à écrire correctement, je me suis en quelques sorte évadé du monde, j'ai passé mon temps à jouer sur l'ordinateur. C'était une manière de ne pas voir cette réalité. C'était une solution pour ne pas voir la vérité en face. Réapprendre à écrire, cela voulait dire retourner sur les bancs de l'école et je n'en avais pas fort envie avec les souvenirs que j'en avais.

*

Quand on a commencé à contrôler ceux qui restaient longtemps au chômage, j'ai reçu une lettre du FOREM qui me convoquait pour une date précise et je m'y suis présenté. La conseillère m'a expliqué le programme qu'on allait mettre en place afin que je retrouve un emploi. À ce moment-là, ça faisait 12 ans que j'étais inscrit comme demandeur d'emploi. J'ai attendu une troisième convocation pour oser lui parler de mon problème d'écriture. Elle m'a donné une publicité de l'association « Lire et Écrire ». 2 jours plus tard, j'y suis passé. Je devais passer un test afin de voir de quel niveau j'étais. J'ai commencé ma formation en alphabétisation. Pendant quelques

mois, j'ai suivi des cours pour améliorer mon français. Dans cette association, il y avait des adultes qui faisaient autre chose que seulement apprendre. Ils m'ont parlé de leur groupe « L'illettrisme Osons en Parler ». Au début, je n'étais pas intéressé. Il a fallu que ces personnes reviennent une deuxième fois pour que j'aie vu, par curiosité. C'est en fait une association d'apprenants. Les apprenants, c'est ainsi qu'on appelle ces adultes, comme j'en ai été un, qui apprennent ou réapprennent à lire ou à écrire. En plus de leur formation, les apprenants de ce groupe faisaient des actions pour sensibiliser l'opinion publique à ce que veut dire vivre en ne sachant pas bien lire ni écrire, à ce que cela a comme effet dans la vie professionnelle, personnelle, dans la vie de parents. Leur façon de parler de ce qu'ils faisaient m'a impressionné.

Et depuis ce premier contact, j'ai participé à toutes les réunions, nous restons très soudés. Nous avons publié des livres de poésie et même une bande dessinée. Ces projets, c'est pour raconter ce que l'on vit, pour faire comprendre qu'on n'est pas coupables de se retrouver sans savoir lire ni écrire à l'âge adulte, que cela vient de beaucoup de facteurs... On essaye de faire comprendre que cela n'est pas juste qu'à l'école on ne fasse pas suffisamment de choses pour soutenir les élèves en grande difficulté avec l'écrit, surtout quand les familles n'ont pas les moyens d'aider leurs enfants parce que les parents eux-mêmes sont en difficulté.

En 2008, on a fait un CD avec des adolescents en grande difficulté de lecture et écriture. Ils étaient dans une école : le CEFA (Centre d'Education et de Formation en Alternance). Ces jeunes allaient à l'école 2 jours par semaine et le reste ils étaient chez un patron. Le CD s'appelle « De la brume à la plume » avec du rap et du slam, et des textes qui parlent de ce que ça fait dans la vie quand on ne réussit pas à l'école. Ces publications nous aident lorsqu'on fait le tour des écoles pour témoigner de notre expérience de vie. Nous essayons de convaincre les jeunes de ne pas baisser les bras, et de ne pas quitter l'école. Nous essayons de convaincre les professeurs pour qu'ils continuent de croire dans les capacités de tous les élèves, y compris ceux qui sont le plus en difficulté.

Je m'investis de plus en plus dans cette association, nous avons été invités plusieurs fois à participer à des rencontres internationales. Et même jusqu'au Brésil pour participer à une rencontre internationale sur l'éducation des adultes. C'est une conférence organisée tous les 12 ans par l'UNESCO

depuis la 2ème guerre mondiale. Cette conférence fait l'état des lieux de l'instruction des adultes dans le monde. Jusqu'à maintenant, il n'y avait que des représentants gouvernementaux et des membres des ONG. En 2009, pour la première fois, il y avait des apprenants. J'ai eu le sentiment que l'on prenait en considération le problème de l'illettrisme, et que dire notre expérience, ça servait à quelque chose.

Avec d'autres apprenants de toute la Wallonie et de la région Bruxelloise, nous avons participé à la construction d'un Réseau des Apprenants en Belgique Francophone. Les élèves qui font exprès de rater à l'école, ça n'existe pas. Tout le monde a envie de savoir et de réussir.